

## Avant-propos

En l'an 79 de notre ère, les Latins de Pompéi avaient sûrement des projets pour le huitième jour avant les calendes de septembre.

En 1912, les 2 224 occupants du *Titanic* ont forcément préparé la journée du 15 avril - les passagères de première classe s'interrogeant sur la robe du soir qu'elles mettraient pour le dîner.

En 1934, le Martiniquais André Alier n'a naturellement pas été moins occupé par l'avenir en ce premier mois de l'année. Il avait une ambition pour sa terre natale.

En 1945, les Japonais d'Hiroshima préparaient évidemment des activités pour le 7 août. La guerre aurait bien une fin.

En 2001, les employés des deux tours new-yorkaises du World Trade Center ont remarqué plaisamment que le soleil brillait, ce 11 septembre, annonciateur d'une belle journée.

Seulement voilà...

Aucun d'eux n'a pu mené à bien ce qu'il prévoyait de faire. A Pompéi le 24 août, le Vésuve est

entré en éruption et a anéanti la cité. Plus de dix-huit siècles plus tard, un iceberg de Terre-Neuve a fait sombrer tous les plans échafaudés dans un paquebot réputé insubmersible. Le 12 janvier 1934, le corps du gérant du journal communiste *Justice* est retrouvé ligoté sur la plage de Fond Bourlet à Case-Pilote. Un 6 août de fin de Seconde Guerre mondiale, un bombardier américain a largué un engin de mort qui inaugurerait une ère atomique et mettait fin à toute vie dans un port japonais. Le 11 septembre de la première année du III<sup>e</sup> millénaire, un acte terroriste a réduit en cendres un symbole flamboyant devenu linceul pour des milliers d'Américains.

Il n'existait pas de journaux sous l'Antiquité. C'est le morse qui a révélé le naufrage du *Titanic*. En Martinique, dans les années 30, les journaux étaient des feuilles militantes. La calligraphie nipponne nous est étrangère. La télévision, reine des médias, a fait vivre en *live* la mort des Twin Towers.

Saint-Pierre de la Martinique mérite d'être observée sous la loupe des journaux du début du XX<sup>e</sup> siècle. Faute de traces dans la ville submergée, en l'absence de souvenirs détruits, par défaut de témoignages de survivants, la presse se révèle une mine.

Et curieusement, c'est le moins attrayant des

médias qui s'avère le plus riche : Le *Journal officiel de la Martinique* (JOM) paraît le mardi et le vendredi. Sa présentation est d'une sobriété qu'aucun événement ne saurait prendre en défaut. Elle est immuable et les gros titres lui sont étrangers.

Le bi-hebdomadaire s'ouvre par un « sommaire » qui énonce les informations de la « partie officielle », puis de la « partie non officielle ». La première comprend des circulaires, arrêtés, décisions, décrets, les tournées de M. le gouverneur, les nominations et mutations, les mercuriales. La seconde englobe les avis des services publics, les annonces et avis divers, les dépêches télégraphiques, les nouvelles maritimes, le bulletin météorologique...

C'est là qu'on trouve les « Télégrammes du câble français » dont le JOM nous prévient que, *en les livrant à la publicité, l'Administration n'entend nullement se rendre responsable de l'exactitude des nouvelles que renferment ces dépêches.*

Le prix de l'abonnement, pour un an est de 15 F. Les insertions et annonces - payables d'avance - coûtent 5 F de une à huit lignes, chaque ligne en sus valant 0,50 F.<sup>1</sup>

---

1 Les citations non sourcées de ce livre sont extraites du JOM.

Parallèlement, les Pierrotins ont le choix entre plusieurs quotidiens.

*Les Colonies* se veut «Organe républicain de la Martinique», paraissant à Saint-Pierre tous les jours, les dimanches et jours fériés exceptés. Bureau : rue Saint-Jean-de-Dieu, 44. Le numéro coûte 10 centimes.

Il est dirigé par un Pierrotin né natif : Marius Hurard voit le jour en 1848. Homme de couleur, il est le fils d'un tailleur. Il fait ses études au Séminaire-Collège, seul établissement secondaire de l'époque. Après son Droit, à Paris, il devient avocat. Après un bref séjour en Haïti, le voilà de nouveau Martiniquais. En 1878, il crée *Les Colonies*, journal modéré au départ mais vite pris dans de violentes polémiques avec la presse conservatrice et réactionnaire de l'époque, dont *Le Bien Public*.

*Les Antilles* s'affirme «Journal industriel, commercial et agricole de la Martinique», paraissant à Saint-Pierre le mercredi et le samedi. Rédaction et administration : Léon Sully. Bureau : rue Lucy, n° 44. Le numéro coûte 15 centimes.

La presse paraît insouciant avant le 8 mai, haletante autour du jour tragique, autant épique que clinique après. Historiens de l'instant, les journalistes de la Martinique en 1902 - agents de l'Administration, éditorialistes engagés ou rédac-

teurs anonymes - restituent du mieux qu'il peuvent l'ambiance, les préoccupations et les espoirs de leurs lecteurs.

Ils suivent au plus près les événements. Ce que nous, nous savons, et qu'ignoreront pour toujours les habitants de Saint-Pierre, c'est la fin de l'histoire. Toute chose a une fin, professe un adage souvent démenti. Dans l'orgueilleuse cité, en ce début de siècle, il prend un effrayant caractère systématique.

Dans la ville ensevelie, une époque entière a disparu. Ultime, dernier, extrême, final : chaque feuille du calendrier pierrotin d'avant la Catastrophe pourrait être morbide. Toutes les pages sont au contraire d'une folle vivacité. Mieux qu'un éphéméride factuel, événementiel, officiel, les tranches d'existences saisies dans les gazettes d'alors révèlent l'atmosphère d'alors.

Car avant d'être interrompue sèchement, la ville a frémi, la vie a palpité. Saint-Pierre semblait sans cesse vouloir brouiller les pistes : elle passait pour libertine, elle se voulait aussi croyante ; élégante, elle s'épuisait industrielleuse ; émancipée, elle s'assumait également conservatrice ; cultivée, avide des fruits de l'esprit, elle vivait de la culture du sol, des produits de la terre...

Les feuilles de l'éphéméride d'après la Catastrophe - dont le «C» majuscule donne toute

la tragique majesté - prennent une toute autre coloration. Elles empruntent la teinte de la cendre assassine en relatant les conséquences de l'événement. Et la vie se déroule dans les colonnes qui n'ont cessé de rendre compte du reste, de la conduite de la Colonie - officielle ou individuelle.

Que de fois en découvrant ces lignes, la lectrice et le lecteur auront envie de s'exclamer : « S'ils avaient su ! » ou « Quelle prémonition ! »... Dans les deux cas, ils liront ces pages à la lumière d'un événement inconnu de ceux qui le vivront et en mourront. En 1902, il y a surtout ceux qui survivent et qui continuent d'exister pour qu'une île renaisse.

**P. L.**

*Ce livre n'aurait pas vu le jour sans les Archives départementales de la Martinique. Son équipe s'est toujours montrée attentive et bienveillante pendant les mois où elle m'a accueilli.. Qu'elle trouve ici l'expression de ma gratitude.*